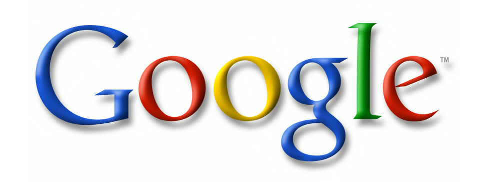
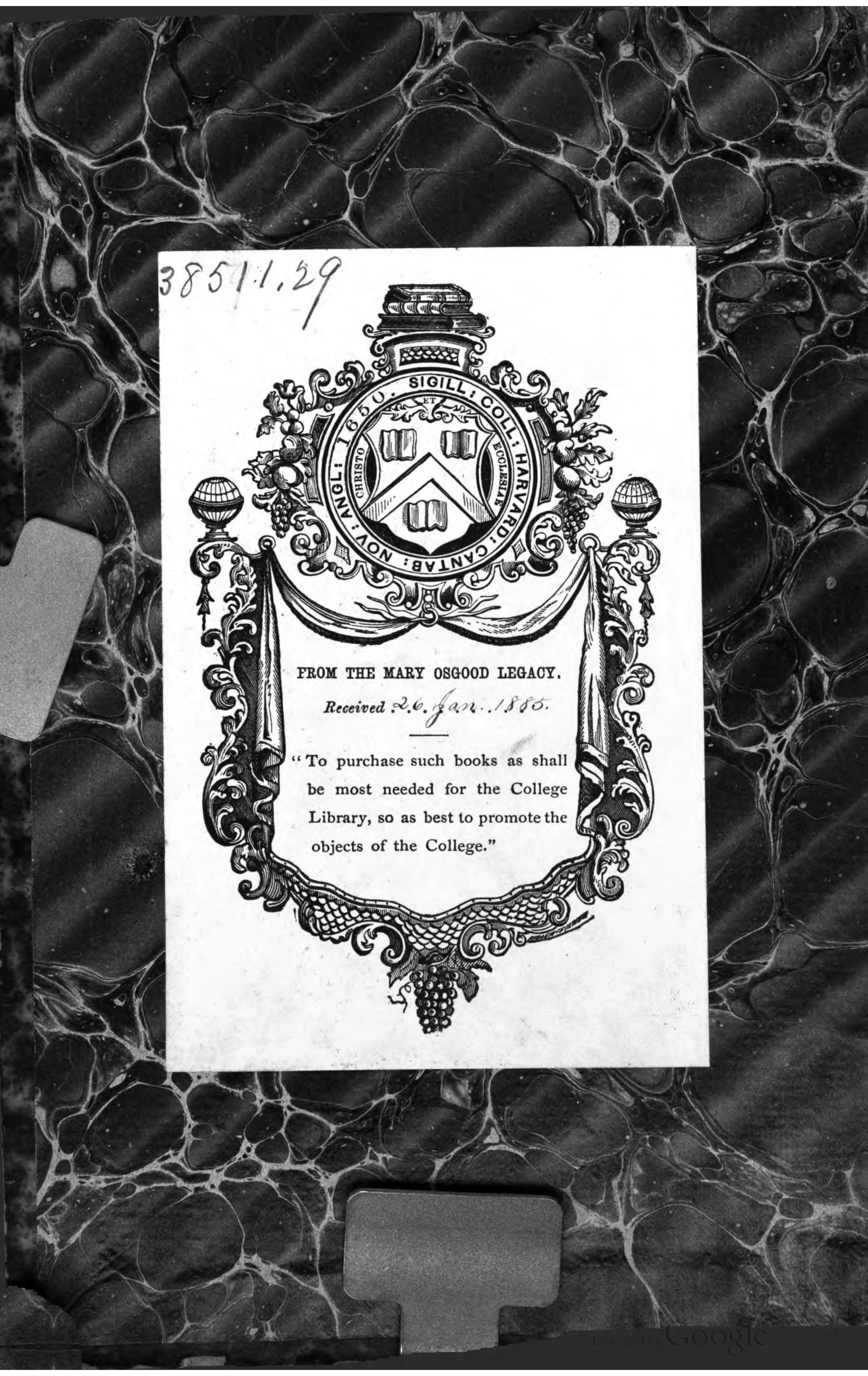
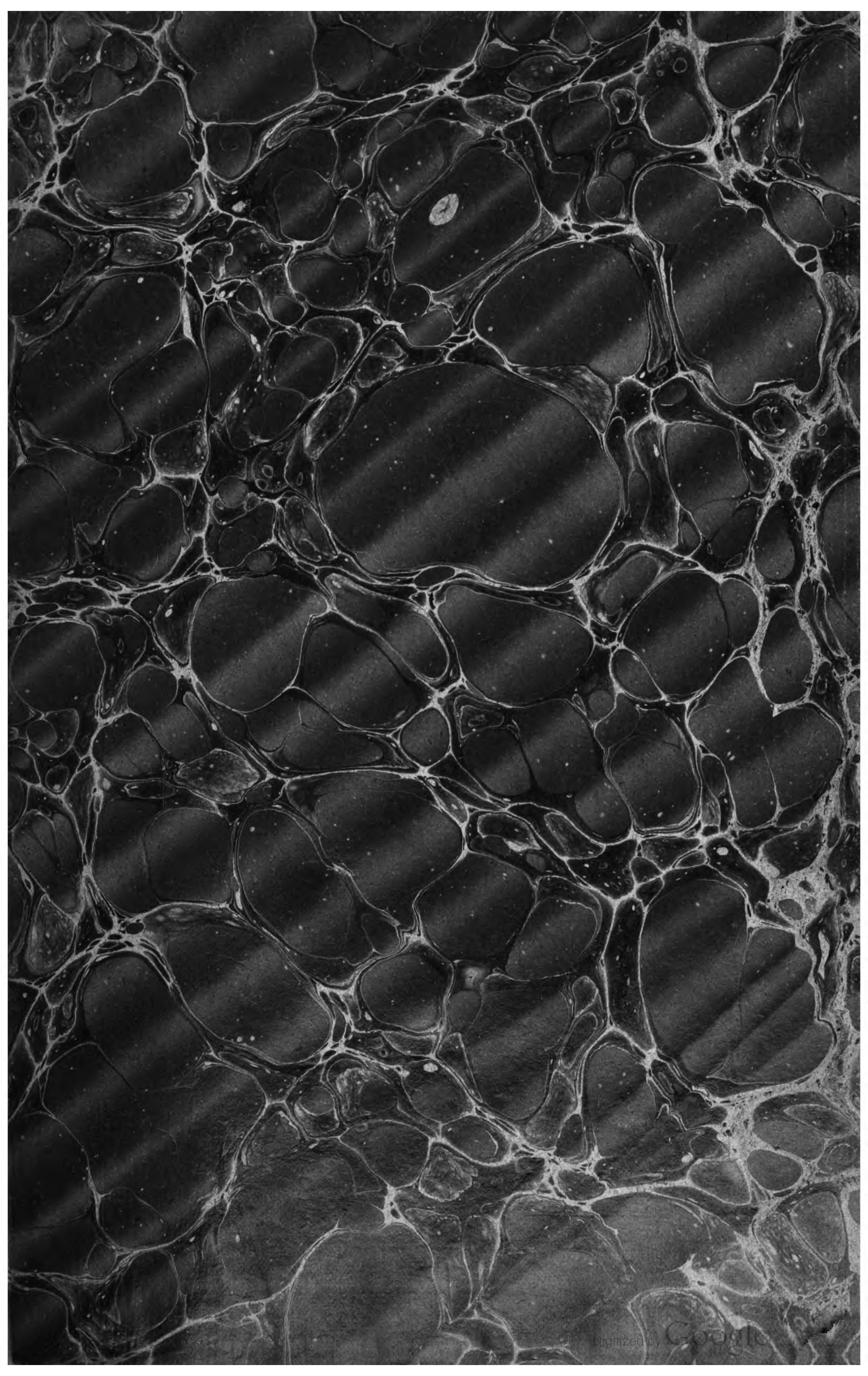


Le Henno de Reuchlin et la farce de Maistre Pierre Pathelin

J. Parmentier


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LE HENNO DE REUCHLIN

ET LA

FARCE DE MAISTRE PIERRE PATHELIN

Anal. n. 7.

LE HENNO DE REUCHLIN

ET LA

FARCE DE MAISTRE PIERRE PATHELIN

PAR

J. PARMENTIER

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Poitiers

PARIS
E. LEROUX
28, Rue Bonaparte, 28

POITIERS
BLANCHIER, rue Saint-Porchaire, 25
DRUINAUD, rue de la Mairie, 6

1884

Extrait des numéros d'avril et de mai du BULLETIN MENSUEL DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS.

LE HENNO DE REUCHLIN

ET LA

FARCE DE MAISTRE PIERRE PATHELIN

Reuchlin naquit à Pforzheim en 1455 et mourut à Stuttgard en 1522. Il est à la tête des humanistes allemands au temps de la Renaissance. Dans les histoires de littérature on l'appelle quelquefois *Capnio,* de καπνίον, parce que son nom est le diminutif de *Rauch* (fumée). Il fut le grand-oncle de Schwarzerd, autrement Mélanchthon. Il fit deux voyages en France. Dans le second, il s'arrêta à Orléans et y donna des cours de grec et de latin. Il vint jusqu'à Poitiers où, en 1481, il fut reçu licencié en droit, avec permission de prendre le bonnet de docteur dans l'université qu'il choisirait. C'est dans notre ville que, d'après certains érudits allemands, il aurait fait la connaissance de Pierre Blanchet, lu ou vu représenter la farce de *Maistre Pierre Pathelin,* et conçu l'idée d'une petite comédie analogue, le *Henno* ou *Scenica progymnasmata hoc est Ludicra præexercitamenta.*

Cette pièce de Reuchlin est devenue célèbre à divers titres, dont quelques-uns, il est vrai, sont reconnus aujourd'hui faux. Représentée par des étudiants en 1497 à Heidelberg devant l'évêque de Worms, *Johann von Dalberg,* protecteur de l'auteur, elle a passé longtemps pour le premier exemple en Allemagne d'une pièce dramatique jouée par la jeunesse des écoles. On sait que des écoliers s'étaient donné antérieurement ce plaisir en Allemagne. Par exemple, l'*Archive für Litteraturgeschichte* de 1882, XIe volume, 3e livraison, donne l'analyse d'une *Schulcomoedie* latine intitulée : *Codrus* et représentée à Cologne en 1485. Dans l'ignorance où l'on a été longtemps de l'histoire du drame en Allemagne, on a même cru que le *Henno* avait été la première comédie jouée de l'autre côté du Rhin ; on s'est fondé sur un passage de la dédicace à Dalberg, écrite par Johann Bergmann de Olpe : *novæ et nunquam a Germano attentatæ compositionis.* Par ces mots il faut entendre simplement que Bergmann de Olpe voulait dire la première comé-

die en bon latin et sur le patron antique. C'est en ce sens peut-être que le titre est exact: *scenica progymnasmata,* c'est-à-dire premiers exercices scéniques.

Ce qui a le plus contribué à rendre le *Henno* célèbre, c'est la soi-disant parenté qu'il aurait avec l'avocat *Pathelin.* Dans cette question il faut distinguer une erreur et une opinion. L'erreur est que Reuchlin aurait pris l'idée de sa comédie dans ses relations avec Blanchet à Poitiers; la farce de Pathelin n'a été faite ni à Poitiers ni par Blanchet. L'opinion est que la pièce latine doit sa naissance à la pièce française, elle est digne d'examen, d'autant qu'elle vient d'être affirmée par M. Guillaume Scherer, avec l'autorité qui s'attache à son nom, dans sa récente histoire de la littérature allemande: « Le *Henno* de Reuchlin, dit cet écrivain, est tiré d'une farce française par excellence, le *Maître Pathelin* encore bien connu aujourd'hui. » [Der *Henno* des Reuchlin ist aus einer echten franzoesischen farce, aus dem noch heute wohlbekannten *Maître Pathelin* entnommen (1).]

Tous les critiques allemands ne sont pas aussi catégoriques que M. Scherer; mais ils sont tous plus ou moins intrigués. Il y a cent ans qu'ils flairent autour de ces pièces, touchant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et souvent aux deux à la fois. C'est, pour ne citer que les principaux, Lessing, Gottsched, Flœgel au XVIII[e] siècle; Wakernagel, Gervinus, Kurz, Herman Grimm, Goedeke au XIX[e]. Aujourd'hui que l'attention se porte en Allemagne plus que jamais sur le moyen âge et le XVI[e] siècle, le *Henno* et *Maître Pathelin* y sont à l'ordre du jour. J'ai pensé qu'en France aussi on s'intéresserait à une étude comparée de ces deux pièces au moment où la littérature du moyen âge y prend l'importance qu'elle mérite et est honorée d'une chaire spéciale à la Sorbonne. La question est celle-ci: le *Henno* est-il né de *Maître Pathelin* (2). Je suppose que mes lecteurs connaissent assez la farce française pour qu'une courte analyse suffise à leur rafraîchir la mémoire (3). Il ne peut en être de même du Henno: il n'a jamais été traduit en français, et en latin on ne se le procure pas aisément. Gottsched l'a imprimé dans son *Noethiger Vorrath,* devenu rare (Leipzig, 1765). Il dit qu'après l'avoir vainement cherché plus de vingt ans dans les plus grandes

(1) Geschichte der deutschen Litteratur von Wilhelm Scherer, Berlin, 1883 (p. 251).

(2) Dans un bel essai intitulé *das Luzerner Neujahrspiel und der Henno des Reuchlin (1854),* M. Herman Grimm est amené à se demander si le Henno est bien sorti de la farce de Pathelin; mais il répond trop brièvement. J'aurai à le citer plusieurs fois. (Essays, Hanovre, 1859, Carl Rümpler.)

(3) Je crains qu'il n'en soit autrement, nous ne lisons pas assez ce chef-d'œuvre. Les étrangers l'étudient peut-être plus que nous. On le connaît jusqu'au fond des provinces baltiques; il a paru en 1881 à Fellin une brochure sur la métrique de cette farce par M. Vogt.

bibliothèques, il l'a trouvé par hasard dans une vente de livres au milieu de vieilleries de toute sorte. « Sans ma curiosité, s'écrie-t-il avec satisfaction, il aurait passé aux mains d'un épicier ; la postérité devra à mes modestes services un chef-d'œuvre de Reuchlin, qui autrement aurait peut-être été perdu pour toujours. » Il arrive ici au bon Gottsched — soit dit en passant — ce qui arrive à plus d'un de nos découvreurs de curiosités : le Henno n'était pas perdu, puisque, entre autres éditions, il en existait une de 1503, que Floegel déclare avoir possédée lui-même en 1787. (Histoire de la littérature comique, t. V, p. 294.)

La lecture de cette pièce est indispensable pour l'intelligence de l'objet que j'ai en vue. Je la donne ici traduite aussi fidèlement que possible. La ponctuation est mal mise. Le texte, outre qu'il renferme des mots que ne donne aucun dictionnaire, paraît fautif en plusieurs endroits et offre des contradictions. J'ai cherché à éviter les erreurs auxquelles entraînerait une traduction toujours littérale. Pour gagner du temps, j'ai fait appel au concours de quatre de nos étudiants, MM. Dufour, Juteau, Nicolle et Vessereau, tous candidats à l'agrégation de grammaire ; je les remercie de leur obligeance.

Traduction du HENNO de Reuchlin

PROLOGUE.

Notre poète est nouveau. Ses acteurs ne peuvent disposer que de peu de temps pour préparer leurs rôles ; c'est pourquoi il a converti en une sorte de conte de bonne femme la comédie qu'il avait faite, et il l'a appelée *progymnasmata*. Elle ne s'élève ni par le fond ni par la forme. Un mari trouve de l'argent que sa femme avait caché, l'enlève et le confie à un domestique infidèle. Celui-ci devient voleur à son tour et comparaît en justice. Il a recours à la ruse de son avocat pour le tromper lui-même. Le style n'est pas celui de la prose, ce sont des trimètres iambiques. Le poète voudrait plaire par ces quelques vers. Il croirait sa gloire assez grande si, grâce à lui, la jeunesse d'une école d'Allemagne pouvait se récréer par un jeu imité des Grecs et des Latins. Accordez-nous votre bienveillance et prêtez aux acteurs une oreille favorable.

ACTE I.

LISETTE, HENNO, DROMO.

LISETTE, *seule* (1).

Par Hercule ! la condition des femmes est misérable, surtout si elles sont mariées. J'en sais quelque chose, moi qui ai mon homme Je file, je

(1) Je traduis *Elsa* (Elisabeth) par *Lisette*.

travaille, j'ai soin du ménage, je me fais un peu d'argent grâce aux revenus de la ferme. Mais tout ce que, par mon économie je puis mettre de côté, mon mari le boit ou le perd au jeu. Il me reste à peine une couverture usée pour mon lit, et pour ma personne un mantelet râpé, une pauvre cape et un mauvais voile. Bientôt je n'aurai plus un ruban pour lier mes cheveux.

HENNO (*seul*).

Il faut que j'écoute ce que murmure ma femme Se serait-elle aperçue que je touche quelquefois à sa bourse ? Doit-elle se rogner les ongles pour ses pièces d'or ! Je suis un homme, et avec tout mon travail j'amasse à peine un talent par an. Hier je lui ai enlevé huit écus d'or qu'elle tenait cachés en un lieu dont on ne se douterait guère. Avec sa parcimonie, elle arrive à bien plus que moi avec tout mon travail. Je devrais compter, il est vrai, comme profit de l'année, ce que je dépense chaque jour à boire, à jouer, à flâner à la maison de bains (1). Tout cela fait mon bonheur. Le proverbe dit : A femme avare, mari prodigue. N'est-ce pas le cas de nous deux ? Mais voici ma femme, elle est en colère. — Cela ne va donc pas, ma petite femme ?

LISETTE.

Absolument pas. Je n'ai à me louer de rien. Le travail du jour m'accable, et il ne me laisse plus le soir la force de respirer.

HENNO.

Nous travaillons tous deux, il est vrai, et pourtant nous sommes pauvres. Quand l'année est finie, il ne me reste à peu près rien, et je vais portant des habits rapiécés. Cela me fait d'autant plus de peine que dans mon misérable accoutrement il faut que j'aille tous les jours à la ville ; là me voient des gens à leur aise qui me connaissent, parce je leur vends du fromage, des noix, du lait, des légumes, des pommes, des poires et des fruits de toute sorte. Cependant je me suis mis quelque chose à la tête. Si je m adressais à Daniste, l'ami de notre fille, tu sais ?

LISETTE.

Oui, je sais. Tu veux parler de ce marchand, de ce ladre qui voudrait faire de notre fille sa servante.

HENNO.

Juste. J'ai conçu la pensée de le prier de me donner à crédit dix palmes de drap, fût ce du plus commun ; ce serait pour me faire une

(1) Au moyen âge les bains étaient déjà un simple prétexte de distractions. Des réservoirs y étaient livrés au public et servaient de lavoir à la plèbe et aux petites gens. On y trouvait sans doute des estaminets, rendez-vous des flâneurs et des buveurs.

veste. Je crois même que je pourrais lui en soutirer plus. Je lui ai d'ailleurs parlé déjà, et lui ai dit que pour le moment j'étais à court d'argent. Il m'a paru disposé à ne pas refuser. Nous allons lui envoyer Dromo, qui recevra le drap de ses mains à crédit jusqu'au jour où nous pourrons payer.

LISETTE.

Soit; entends-toi avec Dromo. Je vais en attendant m'occuper du bétail.

HENNO.

Hé! Dromo!

DROMO.

Qu'y a-t-il?

HENNO.

Viens ici. Tu sais que je t'aime et que tous les domestiques n'ont pas des maîtres comme le tien. J'ai besoin de toi pour une affaire sérieuse et pour laquelle je te demande par-dessus tout la discrétion.

DROMO.

Parlez. Il n'est pierre ni terre pour être plus discrète que moi quand il faut se taire.

HENNO.

Tu sais que ma femme fait toujours la pauvre. Elle ne me donnerait jamais un sou pour boire un verre; le plaisir de m'obliger de cette façon est celui qu'elle goûte le moins. J'ai cependant voulu savoir si elle avait perdu ou caché le pécule, fruit de son avarice. Si elle l'avait caché, j'étais décidé à profiter de son absence pour le lui enlever. J'ai eu la bonne fortune de le découvrir dans un coin au fond de l'étable; il se compose de huit écus d'or. Les voilà, porte-les à l'instant en ville au marchand de drap, mon ami; tu le connais.

DROMO.

Oui, oui, je le connais et il me connaît aussi. Que lui dirai-je?

HENNO.

Tu lui diras de te donner une pièce de bon drap pour me faire une jolie veste. Je ne veux pas toujours aller déchiré et sale chez mes amis, au cabaret ou à la maison de bains.

DROMO.

Je ferai comme vous dites.

HENNO.

Suis bien mes ordres.

DROMO.

Je les suivrai.

HENNO.

Surtout ne donne rien de cet argent à personne d'autre.

DROMO.

N'ayez crainte. — (*Seul.*) Mon maître me donne là un avis qui n'était pas nécessaire. Il veut que je prenne l'or et que je n'en donne rien à personne d'autre. Donc je moucherai le marchand pour son drap, que je prendrai à crédit ; je le vendrai à quelque étranger pour de l'argent comptant. Ce sera double profit à faire. C'est entendu, partons.

LISETTE, MARGUERITE (1).

LISETTE (*seule*).

Mon mari se plaint de sa misère; en attendant il boit et jette son argent au vent comme de la paille. Je ne fais pas de même : je ne reçois pas un sou sans en garder quelque chose. Quand il y en a assez, je le convertis en or, que je cache au fond de l'étable. Il n'est point de jeu qui me fasse plus de plaisir. Deux ou trois fois par jour je le déterre et m'assure si c'est bien de l'or, s'il devient encore plus brillant. Je le remets ensuite à sa place. J'y vais de ce pas; personne ne me verra, Dromo est à recevoir les ordres de mon mari, les deux causent ensemble. — Bonjour, ma petite cassette ; comment ça va ? — Que vois-je ! Tout est sens dessus dessous ! Malheur, malheur ! affreux malheur ! Mon or a disparu ! Marguerite, ma voisine, au secours ! je suis perdue !

MARGUERITE.

Lisette, mon amie, qu'y a-t-il ? Quel est ce malheur ?

LISETTE.

Je suis perdue ! C'en est fait, je suis morte !

MARGUERITE.

Mais voyons, qu'avez-vous ?

LISETTE.

J'avais réuni un peu d'or et je l'avais enfoui dans l'étable. Mon mari n'en savait rien. Pendant qu'il gémissait de sa pauvreté, je voulais venir contempler ma richesse. La place a été fouillée, l'or a disparu. Malheur !

MARGUERITE.

Je sais ce qu'il faut faire ?

(1) Je traduis *Greta* (Margarita) par *Marguerite*.

LISETTE.

Quoi ?

MARGUERITE.

Il y a en ville un savant : il est astrologue et quasi prophète. Allons le trouver. Pour un sou il nous dira le voleur de votre trésor.

LISETTE.

Pour un sou ! O bienheureux sou, tu vaux plus qu'une pièce d'or.

MARGUERITE.

Allons vite.

LISETTE.

Oui ; pendant que mon mari garde la maison.

Chœur.

La joie des mortels est incertaine et passe aussi vite que les tourbillons de neige. La gloire n'est pas plus constante ; pourquoi vous y fieriez-vous ? Celui qui est riche craint la pauvreté ; sa vie est troublée par la peur des changements qu'amène la roue de la fortune. Celui qui est pauvre n'a rien à craindre parce qu'il n'a rien à perdre ; l'espoir d'acquérir fait son bonheur ; il pratique la vertu et s'attache à Dieu.

ACTE II.

ALCABITIUS, MARGUERITE, LISETTE.

ALCABITIUS (*seul*).

Oui, c'est dans les livres de l'Alarbamakalet de l'astrologue Ptolémée qu'il faut chercher la science ; c'est là qu'on devient maître ; c'est là que les hommes apprennent à connaître les astres avec leurs révolutions et leurs sympathies réciproques. Ces livres nous expliquent les signes qui nous révèlent le présent, le passé et l'avenir.

LISETTE.

Entends-tu, Marguerite ? Nous trouvons l'astrologue juste à son affaire.

MARGUERITE.

Oui, c'est le cercle qu'il tient en main, qu'il lui révèle toute chose. Veux-tu que nous lui parlions de ton trésor ?

LISETTE.

Certainement, et vite.

ALCABITIUS.

Qui est là ?

MARGUERITE.

C'est nous.

ALCABITIUS.

Qui, nous ?

MARGUERITE.

C'est une pauvre femme réduite à la plus grande misère.

ALCABITIUS.

Ma maison est pour ceux qui ont de l'argent et non pour ceux qui n'en-ont pas. Ici on met les pauvres à la porte. Comprenez-vous ce que je dis ?

MARGUERITE.

Maître, cette femme serait riche sans la scélératesse des voleurs. Elle tenait caché en terre tout un trésor, il vient de lui être dérobé.

ALCABITIUS.

A quelle heure ?

LISETTE.

A deux heures environ.

ALCABITIUS

Je m'en vais voir. Voici le bélier, voici le taureau, voici les gémeaux, voici le cancer, voici le lion, voici la vierge, voici la balance, voici le scorpion. Je le tiens : le scorpion marque un malheur.

LISETTE.

Oui, un très grand.

ALCABITIUS.

Silence ! voilà le sixième signe qui indique aussi un malheur. Femme, dis-moi l'instant précis, la minute, la seconde.

LISETTE.

Par Castor, je ne m'en souviens pas. Le garde règle mal l'horloge.

ALCABITIUS.

Si tu ne me dis l'heure, je ne puis te dire le voleur ; tu comprends cela.

LISETTE.

Je sais que c'était dans l'après-midi.

ALCABITIUS.

Voyons si cela suffit. Un, deux, trois... Voilà Mercure ; j'y suis à présent. Faites silence. Mes calculs sont exacts, ils vont me dire tout de la manière la plus parfaite. Je le tiens, le voleur. Il est déjà âgé, il habite la campagne, il porte un bonnet avec une bordure rouge, il se couvre d'une peau de daim hérissée.

LISETTE.

Tiens, il ressemble à mon mari.

MARGUERITE.

Taisez-vous, je vous prie.

ALCABITIUS.

Il aime à boire.

LISETTE.

Mais c'est lui.

MARGUERITE.

Taisez-vous donc.

ALCABITIUS.

Il flâne dans la maison de bains.

LISETTE.

Oui, oui, c'est lui.

MARGUERITE.

Mais voyons, taisez-vous.

ALCABITIUS.

Il est très amoureux.

LISETTE.

Oh ! non, ce n'est pas lui. Il ne m'embrasse seulement pas (1).

ALCABITIUS.

Autrefois il demeurait près de toi.

LISETTE.

Voilà du vieux. Puis-je me rappeler avec qui je demeurais, courais et jouais autrefois.

MARGUERITE.

Vous ne vous tairez donc pas ?

ALCABITIUS.

Pour finir, il habite la même ferme que toi. Les lois de l'astronomie me défendent d'en dire davantage. Paye-moi de ma peine.

LISETTE.

Voici, maître. Je fais des conjectures, mais je ne sais pas plus qu'avant.

(1) Il y a ici dans le texte une expression choquante que ma traduction tourne. M. Herman Grimm l'a remarquée, mais il a mal lu le prologue quand il y a vu une promesse d'éviter tout mot grivois. On n'y trouve point d'allusion à des plaisanteries grossières.

ALCABITIUS.

Adieu.

LISETTE.

Par Hercule, il me semble bien avoir désigné mon mari.

MARGUERITE.

Mon Dieu ! ce qu'il dit peut se dire de tous les hommes. Il me serait impossible de soupçonner l'un plutôt que l'autre. Pourquoi au bout du compte, votre mari voudrait-il voler votre argent, lui qui, s'il l'avait, le donnerait aux pauvres ?

LISETTE.

Oh ! Marguerite, vous ne connaissez guère les hommes. Le plus sûr est de ne se fier à aucun. Mais voyons que fait-il là avec Dromo ?

MARGUERITE.

Ils se disputent.

LISETTE.

Pourquoi ? Qu'ont-ils ?

DROMO, HENNO, LISETTE.

DROMO (*sans voir les deux femmes*).

Daniste a gardé l'argent et le drap ; il vous prie d'aller le trouver après-demain.

HENNO (*sans voir les femmes*).

Si, comme tu le prétends, le marchand ne voulait pas te donner le drap, il ne fallait pas non plus lui donner l'argent. (*Bas*). Voilà ma femme qui entre ; prends garde, ne parle plus d'argent. (*Haut*). Qu'est-ce qu'a dit Daniste ?

DROMO.

Il se met tout à votre service, et demande votre fille pour servante.

HENNO.

Pourquoi ne la lui donnerions-nous pas ?

LISETTE.

Ce n'est pas Dromo qui serait de ton avis.

HENNO.

Pourquoi pas ?

LISETTE (*et non pas Marguerite*).

C'est que lui et notre fille ne se haïssent point. Mais voyons, mon mari, débrouillez votre affaire (1) !

HENNO.

Dromo !

DROMO.

Quoi donc ?

HENNO.

Daniste n'a-t-il rien dit de plus ?

DROMO.

Non, si ce n'est que vous vous portiez bien, vous et ma maîtresse. Au prochain marché il voudrait vous parler.

HENNO.

Bon ! Que Dieu le protège !

LISETTE.

Qu'il protège aussi les honnêtes gens !

Le chœur.

La poésie est la langue d'Apollon ; les prophètes sont les interprètes de la divinité. Honneur aux poètes sacrés ; leurs jeux scéniques sont nos plus douces récréations (2).

ACTE III.

HENNO, LISETTE, DROMO.

HENNO.

Bon ! tout est prêt à présent. Partons pour le marché. Que personne ne reste en arrière !

LISETTE.

Chargerons-nous tout cela sur le traîneau ou sur nos épaules ?

HENNO.

Le traîneau serait inutile Prenez ces légumes, ces choux, cet ail, ce

(1) Il y a ici une faute dans le texte : ces paroles sont mises dans la bouche de Marguerite. L'expression *expedi marite negotium* n'a plus de sens. M. Herman Grimm s'y est cependant laissé prendre. Il aurait dû voir qu'en tête de la scène, Marguerite n'est point nommée, et qu'au V[e] acte Lisette lui apprend comme une chose qu'elle ignore, l'amour de Dromo et de sa fille.

(2) On remarquera que le chant du chœur n'est pas toujours lié parfaitement au sujet, comme le veut Horace ; mais il n'y est non plus toujours étranger, comme le croit M. Herman Grimm.



lait, ce fromage ; portez une partie sur vos têtes et fourrez le reste dans vos poches. Surtout tâchez de bien vendre ; il nous faut de l'argent ; sans argent nous ne pouvons plus vivre.

LISETTE.

C'est bien mon avis.

HENNO.

Je prendrai les devants, vous me suivrez. Toi, Dromo, tu viendras avec moi, et tu te chargeras de deux bottes de foin aussi grosses que possible.

DROMO.

Comptez sur moi.

HENNO.

Allons donc.

DROMO.

Je vous suis.

DANISTE, HENNO, DROMO.

DANISTE.

M'apportez-vous de l'argent, Henno ?

HENNO.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé le drap par Dromo ? Pourquoi gardez-vous les huit écus d'or que je vous ai fait remettre par lui ? Si je n'étais plus confiant que vous, j'aurais de fâcheux soupçons comme en ont ceux tous qui ne savent pas distinguer le fripon de l'honnête homme.

DANISTE

Vous avez de l'argent et moi j'ai besoin d'argent. La confiance de l'un vaut celle de l'autre.

HENNO.

Je jure que j'ai donné de l'argent et je n'ai rien reçu en retour.

DANISTE.

Moi je jure que j'ai donné du drap et que je n'ai rien reçu en retour non plus.

HENNO.

Dromo, viens ici. Daniste, t'a-t-il donné du drap ?

DROMO.

Non.

HENNO *(à Daniste)*.

Eh bien ?

DANISTE *(à Dromo)*.

M'as-tu donné donné de l'argent ?

DROMO.

Non.

DANISTE *(à Henno)*.

Eh bien ?

HENNO.

Dromo, m'as-tu apporté du drap ?

DROMO.

Non.

HENNO *(à Daniste)*.

Eh bien ?

DANISTE.

Ma parole, j'ai donné à Dromo quinze aunes de bon drap pour vous les porter, et je les lui ai données à crédit.

HENNO.

Comment, à crédit ? Je lui ai compté dans sa main huit écus d'or pour vous.

DROMO.

Je nie le fait, mon maître

HENNO.

Et moi, je nie, Daniste, avoir reçu une seule aune de drap.

DANISTE.

J'avoue que ce n'est pas à vous, Henno, que j'ai donné le drap ; c'est à votre domestique.

DROMO.

Je nie le fait, Daniste.

DANISTE.

O l'honnête homme de Dromo ! Tu n'échapperas pas ainsi, toi qui ne mérites qu'un nom en trois lettres (1).

DROMO.

Un nom en trois lettres ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous m'attaqueriez donc mon honneur ! La justice avisera (2).

(1) Ce passage repose sur un sens défavorable du mot *trillitterus*, qui s'applique ici au *voleur*, *fur*, comme nous disons *un sot en trois lettres*. Pour ne pas se faire prendre, le marchand joue sur ce mot et dit qu'un *sus* et un *bos* sont aussi des *trillitteri*. La traduction littérale n'est pas possible parce que *voleur*, *porc* et *bœuf* n'ont pas trois lettres. (V. Aulularia, act. II, sc. IV, v. 42.)

(2) M. Herman Grimm fait remarquer avec raison l'adresse du berger voleur de se faire insulter par le marchand pour mettre le droit de l'offensé de son côté.

DANISTE.

Est-ce que le nom du *sus* (porc) et celui du *bos* (bœuf) n'est pas en trois lettres ? N'ai-je pas le droit de t'appeler *bos* ? Mais ô Dromo !.....

DROMO.

Quoi ? Que signifie votre *ô Dromo* ? Quel crime ai-je commis ?

DANISTE.

Mais toi, tu dis que tu en appelles à la justice.

DROMO.

Oui, j'en appelle.

DANISTE.

Tout de suite ?

DROMO.

Certainement.

DANISTE.

Est-ce entendu.

DROMO.

Oui.

DANISTE.

Eh bien, suis-moi.

Chœur.

Rendez grâces aux muses, aux poètes et au divin Phébus. L'œil d'Apollon voit tout, mais l'œil de l'ignorant ne voit pas le poète Rendez grâce aux muses, aux poètes et au divin Phébus. Détournez-vous comme d'un dangereux ennemi, de celui qui ne sait rien. Le poète adoucit jusqu'aux vipères. Rendez grâces aux muses, aux poètes et au divin Phébus. Sans les insultes de Thersite et de Zoïle, rien ne serait plus sacré que les poètes.

ACTE IV.

DROMO, PETRUCIUS.

DROMO.

Salut, habile avocat, père du pauvre, son protecteur, son conseiller, son défenseur, salut !

PETRUCIUS.

Père du pauvre, non ! — du riche, oui ! J'ai des enfants, une femme, un ménage ; pour suffire à leurs besoins, il faut que je gagne de l'argent ; ce n'est pas le pauvre qui me fait riche. Si tu n'as rien, voilà la porte.

DROMO.

Mais enfin, ma cause pourrait vous rapporter quelque chose.

PETRUCIUS.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

DROMO.

Connaissez-vous Daniste ?

PETRUCIUS.

L'usurier ! Si je le connais !

DROMO.

Il me traduit en justice, et doit savoir pourquoi.

PETRUCIUS.

Pourquoi ? Explique-toi.

DROMO.

Mon maître m'avait donné huit écus d'or pour lui faire un achat. Je les ai gardés, j'ai pris la marchandise à crédit et je l'ai revendue. Maintenant lui et le marchand réclament ; je nie tout ; ils n'ont point de preuves.

PETRUCIUS.

Si tu donnes la moitié des huit écus d'or, ta cause est bonne ; sinon, elle est mauvaise.

DROMO.

A qui donnerai-je ?

PETRUCIUS.

A moi, ton défenseur, qui te mettrai à l'abri de toute poursuite.

DROMO.

Je vous donnerai deux écus ; songez que je suis dans le besoin.

PETRUCIUS.

Soit, mais prends garde de ne jamais répondre à mes questions que par *blê*, toujours par *blê*.

DROMO.

J'y veillerai.

PETRUCIUS.

Pour deux écus d'or, c'est entendu.

DROMO.

Oui, pourvu que je sois acquitté.

PETRUCIUS.

Tu le seras, allons par ici. Voilà le juge à son tribunal.

MINOS, DANISTE, PETRUCIUS, DROMO.

MINOS.

Huissier, commandez le silence. Où sont les parties? Le greffier est donc absent?

DANISTE.

Je suis le demandeur. Dromo a eu de moi quinze aunes de drap que je lui ai mesurées moi-même. Il ne m'a rien donné. Forcez-le de me payer huit écus d'or.

MINOS.

Tu ne dis rien, Dromo?

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Le pauvre homme est sourd.

MINOS.

Alors dis-lui de s'en aller; comment défendrais-tu la cause d'un sourd?

PETRUCIUS.

Lui dire de s'en aller! Il ne m'entendrait pas. Je vais l'emmener.

MINOS.

Vous autres avocats, préparez vos pièces; nous n'avons pas de temps à perdre. Mais voilà Petrucius qui revient. Allons, expédions son affaire.

PETRUCIUS.

Minos, cet homme n'entend ni ne parle. On ne peut donc rien obtenir de lui. Sa cause est en mes mains. Si Daniste croit ses réclamations fondées, qu'il produise des témoins.

DANISTE.

Que cet homme parle ou ne parle point, peu importe. Je lui ai donné le drap sans témoins. Je n'ai d'autre preuve que son serment. Faites-le jurer sur sa conscience que je le calomnie.

MINOS.

Petrucius, amenez le, je m'en vais l'interroger. Dis-moi, que peux-tu répondre à Daniste?

DROMO.

Blê.

MINOS.

Ne trouves-tu point que cet homme te calomnie?

DROMO.

Blê.

MINOS.

Voyons, je t'interroge; dis-moi la vérité.

DROMO.

Blê.

MINOS.

Quelles sont tes preuves? Il faut savoir si elles sont bonnes.

DROMO.

Blê.

MINOS.

As-tu suborné quelqu'un avec ton argent?

DROMO.

Blê.

MINOS.

Mais tu fais traîner le procès en longueur.

DROMO.

Blê.

MINOS.

Blê et rien que Blê! Laissez-moi donc aller cet homme, Daniste; vous n'en obtiendrez jamais rien.

DANISTE.

J'obéis à vos ordres. La peste soit du voleur!

MINOS.

Quant à moi, Petrucius, j'absous votre client.

Le Chœur.

Loin de nous les querelles et les procès, si nous voulons vivre en paix. C'est le seuil de l'enfer qui est la demeure de Minos, d'Eaque, de leurs conseillers et des avocats. Les Muses détestent la chicane; elles fuient les lieux où habitent la ruse, la calomnie, le mensonge, la fourberie et la fraude. Elles aiment les lauriers verdoyants, les chants célestes d'Apollon; elles en font leurs délices le jour et la nuit. Aimez leur compagnie, et votre vie sera celle de Phébus.

ACTE V.

PETRUCIUS, DROMO.

PETRUCIUS.

Eh bien, la fortune nous sourit; elle dispose chaque chose à notre avantage; tout s'est bien passé devant le juge; tu échappes aux pour-

suites de Daniste ; bref, te voilà acquitté. Ai-je bien travaillé, et ma défense te paraît-elle sage? Il te reste à présent à te montrer discret sur la part du profit qui me revient. Elle n'est pas grande, il est vrai : deux écus d'or! Je les ai bien gagnés. Voudrais-tu me les compter sans retard?

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Ce n'est plus ainsi qu'il faut répondre maintenant.

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Plus de ces manières là ; tu peux parler librement.

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Puisque nous voilà seuls, il n'est plus besoin de ce blê.

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Veux-tu me les compter ou non! Réponds.

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Point de plaisanterie. Je te parle sérieusement. Tu commences à me fatiguer.

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

(*A part.*) Va, tu es plus rusé que je ne croyais et tu me joues un tour que je mérite. (*A Dromo*). Voyons, me donneras-tu mes deux écus d'or?

DROMO.

Blê.

PETRUCIUS.

Tu ne me lasseras point : j'aurai mon argent, ou tu me le payeras d'une autre façon.

LISETTE, MARGUERITE, HENNO, DROMO, ABRA.

LISETTE.

Je suis inquiète, ma chère voisine. J'attends mon mari. Il est en ville à plaider contre Daniste. Je crains qu'il ne s'emporte. Il n'est bruit que

de ce procès. Daniste est puissant, et mon mari n'est pas homme à céder. Mais le voil· qui vient à travers champs. Il est agité, il bat l'air de ses bras. L'affaire est-elle réglée ? Je n'en puis plus.

MARGUERITE.

Pourquoi vous souciez vous de ces choses-là ?

LISETTE.

C'est que vous ne savez pas ce qui se passe entre Dromo et notre fille. Je l'ai caché à mon mari jusqu'ici. Notre fille aime Dromo et lui est fou d'elle (1) ! J'aurais voulu qu'ils se marient, mais le sort, maître de nos desseins, s'y est toujours opposé. Aujourd'hui même Dromo se trouve entraîné dans le procès de mon mari ; cela me bouleverse. J'oublierais bien l'argent qu'on m'a volé si Dromo échappait.

MARGUERITE.

Laissez-moi parler à votre mari dès qu'il sera arrivé. Je le calmerai, il sera doux comme un mouton.

LISETTE.

Chut ! le voici.

HENNO.

Y a-t-il quelqu'un ?

LISETTE.

Oui, ta femme.

HENNO.

J'enrage. On se joue de moi. On fait de moi une girouette, un sot, un lâche.

LISETTE.

Quoi ? Qu'y a t-il, mon petit mari ?

HENNO.

Il y a que Dromo passe pour un voleur. Daniste soutient qu'il lui a donné du drap à crédit. Dromo soutient qu'il n'a rien reçu de Daniste. Tous deux comparaissent en justice.

MARGUERITE.

Bonjour, mon voisin Henno ; le jour est bon là où vous êtes.

HENNO.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Quoi de neuf en ville ?

(1) C'est ici le passage auquel fait allusion la note à la fin de l'acte II.

HENNO.

Je viens de le dire à ma femme, Dromo passe pour un voleur.

MARGUERITE.

Pour un voleur !

HENNO.

Oui, mais je ne puis le croire, il vient d'être acquitté en justice.

LISETTE.

Acquitté ! quel bonheur ! c'est un brave jeune homme ; depuis qu'il est chez nous, sa conduite n'a rien laissé à désirer. Il a plus d'une fois parlé d'avoir notre fille en mariage. Je n'ai pas voulu te le dire.

HENNO.

Oui, il est acquitté. Daniste en est furieux. On voit maintenant de quel côté est l'honneur, la sentence du juge le montre.

MARGUERITE.

Permets-tu qu'il se réconcilie avec toi ? Je sais où il est.

HENNO.

Pourquoi pas ?

MARGUERITE.

Dromo, viens ici.

DROMO.

Qu'y a-t-il ?

HENNO.

On vient de faire bien du bruit. Je ne sais quel est le coupable. Raconte-nous comment tout s'est passé, et ma femme et moi nous te donnerons notre fille Abra en mariage.

DROMO.

En mariage ?

HENNO.

Oui.

DROMO.

Eh bien, ce ne sera pas long. Vous, Henno, vous avez volé à votre femme huit écus d'or et vous me les avez donnés pour acheter du drap chez Daniste. Je savais que ce marchand n'était qu'un usurier, et je lui ai joué un tour avec les huit écus. Pour me défendre, j'ai eu recours à la perfidie d'un coquin d'avocat qui a voulu se faire sa part. Il m'a appris à tromper ; je me suis servi de son artifice contre lui-même. Déclaré homme d'honneur au nom de la loi, je vous demande votre fille pour femme et vos huit écus d'or pour dot.

MARGUERITE.

Bien dit, Dromo.

LISETTE.

Je consens pour ma part, bien que je perde mon trésor, et que depuis le jour de ma naissance je n'aie éprouvé de plus forte contrariété que cette perte.

MARGUERITE.

Vous ne pouvez plus faire d'opposition, Henno. Dromo a du courage, il aime le travail, il réussit dans ce qu'il fait. Il n'est ni trop vieux ni trop jeune, et puis il est bel homme.

HENNO.

Te plaît-il, ma fille?

ABRA.

Certainement.

HENNO.

Sois donc à lui, et qu il soit à toi. Aimez-vous en bons époux. Nous vous donnons une dot aussi forte que possible, c'est-à-dire tout le fruit de notre long travail.

LISETTE.

C'est une affaire entendue.

MARGUERITE.

Je vous salue, heureux fiancés ; je salue aussi les spectateurs. Et maintenant applaudissez.

*
* *

Après la lecture du *Henno,* il faut se faire une idée sommaire de *Maitre Pathelin*, si l'on veut suivre la comparaison des deux pièces.

La farce ouvre par Pathelin et Guillemette. Celle-ci reproche à son mari la perte de sa réputation d'avocat, et regrette le beau temps où chacun voulait l'avoir pour gagner sa querelle. Pathelin voudrait soutenir qu'il se connaît encore mieux que personne en *avocacion*, mais ses affirmations sont démenties par les faits : dans le ménage, on meurt de *fine famine*, les habits sont usés et on ne sait comment en avoir d'autres. Tenant néanmoins à prouver qu'il est resté digne de lui-même, il dit qu'il va partir pour la foire, d'où il s'engage à rapporter, sans *denier ne maille,* du drap pour habiller largement les deux ; Guillemette n'a qu'à

dire *quel' couleur lui semble plus belle, d'un gris vert, d'un drap de Brucelle ou d'autre.* Il sort, et incontinent se trouve chez Guillaume Joceaume, drapier. Après les premiers compliments, il entre en matière avec lui, et donne de grands éloges à feu son père. Joceaume en est d'autant plus flatté qu'il doit ressembler *de visaige comme droicte painture* à celui dont il entend dire tant de bien. Ce n'est pas tout : une tante à lui, la bonne Laurence, est belle, grande, droite et gracieuse ; il a son port et peut être fier de se dire de son lignage. Invité déjà à s'asseoir, Pathelin jette les yeux sur du drap qui est près de lui. Il le trouve bon et fort ; son intention toutefois n'a pas été en venant d'avoir du drap. Il a sur lui quatre-vingts écus, mais c'est pour *retraire une rente.* Ne ferait-il pas bien d'en consacrer vingt ou trente à l'achat d'une si belle étoffe pour avoir une *cotte*, et sa femme aussi? Joceaume demande pour *chacune aulne vingt et quatre solz.* Pathelin marchande, en offre vingt, puis consent, et se fait mesurer six aunes. Il les prend sous son aisselle et invite le marchand à aller chercher l'argent chez lui ; ce sera l'occasion de boire un verre de son bon vin et de manger un morceau de l'oie que Guillemette fait rôtir. De retour chez sa femme, Pathelin lui fait part de la façon dont il a trompé le marchand. Guillemette s'inquiète : on viendra faire une saisie, on lui emportera tout ce qu'elle a. Son mari sait si bien la rassurer, qu'elle ne peut s'empêcher de rire et de le comparer au renard qui a trompé le corbeau. Elle consent à se prêter au tour à jouer à Joceaume. Pathelin se couchera et fera le malade ; le marchand viendra, sera surpris, criera, mais Guillemette l'invitera à parler bas pour ne pas déranger un homme au lit depuis six semaines ou deux mois. Joceaume, chez lui, se demande s'il boira avant de partir ; inutile, puisqu'il doit boire chez Pathelin, en même temps qu'il mangera *de l'oe* et recevra *pecune.* Il s'en va et arrive chez Pathelin. Guillemette se lamente : son mari, le *povre martir*, garde depuis onze semaines le lit, et actuellement est à toute extrémité. Le drapier ne comprend rien à ce discours ; il ne saurait se persuader qu'un homme qu'il a vu le matin en bonne santé, soit dans un état si pitoyable. Pathelin, dans son lit, commence à parler, demande de l'eau de rose, délire, prend le drapier pour un médecin, se plaint de constipation en termes très réalistes, et prie qu'on le soulage. Joceaume est tout ahuri, et ne sait s'il veille ou s'il rêve. Il se retire. A peine est-il sorti, que Pathelin est guéri et se réjouit avec sa femme du succès de son invention. Mais voilà que Joceaume revient ; Pathelin de sauter dans son lit. Il s'y démène, s'agite, et commence à parler *Lymosin.* La pauvre Guillemette explique au drapier qu'il avait un oncle de cette province. Puis il parle picard : sa mère était de Picardie ; ensuite normand : son maître d'école était venu de Normandie ; maintenant, c'est le breton : la mère de son père était bretonne ; il finit par le latin, et alors sa femme s'effraye, elle le voit à sa fin. Le marchand prend peur

aussi, souhaite à Guillemette le *benoist jour* et s'en va. Il ne lui reste plus que la conviction que c'est le diable sous la figure de Pathelin qui l'a trompé; il renonce à son drap, le laisse à qui l'a pris, et tient à sauver sa personne. Pathelin félicite Guillemette d'avoir si bien *ouvré* pour moucher le beau Guillaume. Quant au marchand, à peine rentré chez lui, le voilà de nouveau en scène ; chacun lui enlève une partie de son bien. Son berger Aignelet vient soutenir qu'on lui a volé les meilleures brebis du troupeau. Guillaume n'en croit rien; il va de ce pas le dénoncer à la justice; l'amende qu'il se fera payer sera un dédommagement des six aunes de drap. Aignelet charge l'avocat Pathelin de sa défense, et est instruit de la manière dont il doit se comporter : point d'aveux, *ce sont dyables*; à tout ce qu'on lui demandera, il devra répondre par *bée*. Au tribunal Pathelin s'assied un peu à l'écart Le drapier entre sans le voir; il attend son avocat, qui doit arriver à l'instant. Le juge perdant patience, il commence lui-même à expliquer le cas. Pathelin se couvre le visage avec la main; le juge lui demande s'il a mal aux dents; il répond qu'*oncquesmais ne senty tel raige*. Le marchand le reconnnaît et aussitôt s'embrouille, confondant dans son discours les moutons égorgés et volés par Aignelet avec les six aunes de drap emportées par Pathelin Le juge aussi se perd dans ce galimatias et crie à Guillaume : « Suz, revenons à ces moutons! » Pathelin triomphe du désordre où se trouve le drapier pour faire entendre au juge qu'il n'a que de mauvaises raisons à alléguer contre sa partie. Le juge, pour éclaircir l'affaire, interroge le berger qui, suivant le conseil de Pathelin, ne répond que *bée*. Guillaume veut en vain reprendre son plaidoyer; il est comme perdu de sens. Le juge le prend pour un visionnaire, renvoie le berger absous et se retire en invitant Pathelin à souper avec lui. Celui-ci le remercie, absorbé par la pensée de la *paye* qui l'attend. Il reste seul avec Aignelet et, après l'avoir félicité du gain de sa cause, il lui demande de l'argent. Aignelet, suivant la parole qu'il a donnée à Pathelin, ne répond que *bée* à tout ce que l'avocat lui dit. Pathelin s'aperçoit qu'il est trompé et qu'on a raison de dire que *les oysons mènent les oes paistre*, puisque lui qui *cuidait estre sur tous maistre des trompeurs,* est passé par un *bergier* des champs.

Par cette rapide analyse on voit qu'il s'agit dans l'avocat *Pathelin* d'un homme de chicane rompu aux roueries de greffe : il trompe le marchand en lui achetant le drap, il le trompe en feignant d'être à l'article de la mort quand il doit payer, il le trompe en faisant acquitter comme idiot celui qui lui a volé ses brebis; mais à la grande joie des spectateurs il est trompé à son tour, et de plus forcé d'en faire l'aveu. Tout se tient dans la pièce : les scènes, sans être marquées, se suivent et se lient ; une pensée unique domine, une pensée morale. Le principal

héros est un personnage important, un homme de loi qui connaît son métier, un maître, — *Maître Pathelin.*

Dans le *Henno*, quel est le héros? C'est un valet de ferme. Quel rôle joue-t-il ? Il reçoit de l'argent volé par son maître; au lieu de l'employer à acheter du drap, il le garde et prend le drap à crédit pour le vendre à prix comptant; traduit en justice, il répond *blê* et au juge qui l'absout et à l'avocat qu'il doit payer. On ne peut lui refuser la ruse, mais on voudrait le voir pris à son tour. Pas du tout : en retour de ses tromperies, il obtient la fille de son maître en mariage, avec l'argent qu'il a volé et toute la fortune de la famille pour dot. Henno, qui, au commencement de la pièce, paraissait devoir être le principal personnage, tombe au second rang. Un astrologue intervient sans raison. La comédie n'a ni unité de composition ni unité de pensée. Deux points, sans plus, sont communs au *Henno* et à *Maître Pathelin*: un marchand est volé et un avocat est trompé. En dehors de là, ils ne se tiennent et ne se ressemblent par rien. Mettez que Reuchlin eût connu la farce française, soit pour l'avoir lue, soit pour l'avoir vu représenter; à la place de maître Pathelin, aurait-il mis le valet Dromo ? Au lieu d'une rusée Guillemette, aurait-il créé une insignifiante Elsa? Aurait-il gâté Guillaume Joceaume jusqu'à en faire un Daniste? Aurait-il fermé les yeux sur la belle scène du marchandage au point de la négliger complètement, de ne pas même avoir l'idée de montrer Dromo extorquant le drap à crédit à Daniste? Que dire de la scène de justice, scène inimitable et qui assure à la farce de Pathelin le premier rang dans les compositions comiques? A sa place, le Henno contient un court et banal interrogatoire de Dromo.

Si de la comparaison du fond on passe à celle de la forme, la différence est encore plus frappante. Le dialogue dans *Pathelin* est parfait : il relève, embellit et enrichit les situations. Le plus grand poète dramatique ne ferait rien de plus entraînant, de plus spirituel, de plus compréhensif. Sans être bourré, sans contenir un mot inutile, il renferme tout ce qui se rencontre de risible dans la sphère où il se meut. C'est cette opulence de pensée qui a fait croire que, dans sa première forme, la farce avait dû être bien plus maigre, et que peu à peu seulement y avait été ajouté tout ce que clercs, avocats, juristes et hommes de lois de toute espèce avaient l'occasion d'observer. Ainsi se serait perdu le nom du premier auteur, chacun y aurait eu part, et elle serait devenue l'œuvre de toute une corporation, les clercs de la Bazoche. Reuchlin comprenait le français, il savait écrire en latin. S'il avait connu *Pathelin*, aurait-il osé produire un dialogue de la pauvreté de celui du Henno ? Il avait étudié le droit. Les scènes de procès lui étaient familières; après les avoir vues idéalisées dans *Pathelin*, s'en serait-il tenu à une insignifiante parodie ?

A ne s'attacher qu'à la comparaison des deux pièces, on a de la peine

à croire que l'une soit née de l'autre. Quant à l'argument tiré en faveur de leur parenté du séjour de Reuchlin à Poitiers et de ses relations avec Blanchet, inutile d'y revenir; il est sans valeur (1).

Si l'on tenait à donner l avocat *Pathelin* comme père au Henno, pourquoi ne lui reconnaîtrait-on pas le même titre vis-à-vis d'une autre pièce presque pareille, écrite en Suisse, en langue allemande? C'est un jeu du nouvel an (Neujahrspiel), imprimé dans Mone (Schauspiele des Mittelalters, t. II, p. 378 et suiv.); on l'appelle *das Luzerner Neujahrspiel* ou *der Kluge Knecht* (le Valet prudent). Là aussi un domestique vole du drap et le vend ensuite; cité en justice il ne répond, sur l'avis de son avocat, que *weiw*, et il persiste dans cette réponse quand l'avocat lui demande de l'argent. Personne cependant n'a eu l'idée de faire sortir le *Valet prudent* de l'avocat *Pathelin*. Kurz en donne une courte analyse (t. I, p. 713), et remarque, comme je viens de le faire pour le *Henno*, que si le *Kluge Knecht* avait été imité de *Pathelin*, il n'aurait pas manqué d'en reproduire les traits comiques les plus marquants. Je dois m'y arrêter, parce qu'on a fait sur la date de sa composition une erreur qui a induit quelques critiques à le regarder, au défaut de *Pathelin*, comme la source du *Henno*.

Le héraut (exclamator) maudit l'avarice et expose en quelques mots le vol qu'elle fait commettre à un valet d'écurie (stalknecht), Ruedi s'avance et recommande à sa femme Gret (Marguerite) de bien fermer toutes les portes, parce que les païens (on appelait ainsi les Bohémiens) sont dans le pays et se livrent à la maraude. Gret obéit volontiers, mais elle trouve que son mari n'est pas toujours si soigneux: il dissipe non seulement ce qu'elle économise, mais encore sa dot. Avant de répondre, Ruedi donne ordre au domestique de faire rentrer les vaches à l'étable, d'atteler le cheval blanc, de conduire du fumier aux champs et de revenir bientôt. Il prie ensuite Gret de se calmer, et promet de se corriger. Il a comme un pressentiment qu'un bonheur l'attend, et il veut consulter un Bohémien. Malgré les moqueries de Gret, il aborde le devin et apprend de lui ce qu'il sait déjà, à savoir qu'il boit son bien et qu'il a une femme irascible; cependant, ce qu'il ignorait, c'est que, s'il était mieux mis, il deviendrait un homme important au village. Ruedi prie sa femme de lui donner un peu d'argent: la fille du voisin Ruffli va se marier, il sera invité à la noce, et il tient à y faire bonne figure Quand il sera bailli, il achètera à Gret une superbe robe. Elle répond en grommelant et prétend n'avoir pas un denier. Cependant le domestique appelle Ruedi à l'écart, et lui

(1) Mon but ici n'est pas de me livrer à des recherches sur la date et l'auteur de *Pathelin*. Après des travaux français très remarquables, auxquels les Allemands rendent hommage, la question est encore indécise; il reste peu d'espoir qu'elle soit jamais tranchée.

dit qu'il vient de trouver dans l'étable huit florins d'or enveloppés dans un morceau d'étoffe et cachés là par Gret sans doute. Ruedi lui défend d'en dire un mot, et l'envoie avec cet argent à la ville chercher du drap pour un habit tel qu'il sied à un futur bailli d'en porter. Le domestique part aussitôt. Il prie le marchand de lui donner à crédit diverses sortes de drap pour que son maître puisse prendre celle qu'il préfère. Le drapier hésite, puis cède et donne le drap. Le domestique revient dire que, ne sachant la couleur qui convenait à son maître, il a laissé l'argent au marchand, en attendant que Ruedi aille choisir lui-même l'étoffe de son goût. Le paysan demande à sa femme son chapeau et ses souliers neufs, il a des affaires à régler en ville. Pour s'éviter la peine de faire deux fois la route, il emporte un cuveau de lait et un ballot de beurre Il part avec le domestique, et Gret vient se plaindre à sa voisine de ce qu'on lui a volé l'argent qu'elle avait caché dans l'étable. Arrivé chez le marchand, Ruedi demande son drap. Il apprend que le domestique l'a emporté. Les deux reconnaissent qu'ils ont été trompés ; le marchand va accuser le domestique devant le juge. Ruedi, rentré chez lui, reçoit une sommation d'amener son domestique ; il le conduit chez le drapier, qui lui dit son fait et le menace de la potence. Le valet se prétend lésé dans son honneur et parle d'appel au tribunal. Le marchand ne demande pas mieux ; son avocat expose le cas. Le domestique promet au sien huit florins d'or s'il le fait acquitter. C'est convenu : pour échapper, il n'aura qu'à faire le muet. Un juge l'interroge, et n'obtient pour toute réponse que *weiw*. Il le traite d'âne et demande aux autres juges leur sentiment. Tous les quatre sont d'avis que cet homme a perdu la raison et doit être acquitté. Le marchand se promet de ne plus s'y laisser prendre, Ruedi réfléchit au tour qu'il a lui-même joué à sa femme, et l'avocat demande ses huit florins d'or, mais ne reçoit qu'un *weiw*. Le fou fait quelques observations ; le héraut dans l'épilogue renouvelle sa sortie contre l'avarice et souhaite aux spectateurs une bonne année.

La ressemblance de cette pièce avec celle de Reuchlin est frappante : de part et d'autre, une paysanne se plaint des habitudes de dépense de de son mari et est volée de huit pièces d'or qu'elle a cachées dans une étable ; un domestique prend du drap à crédit, est traduit en justice, reçoit de son avocat le conseil de faire le sourd-muet, est acquitté et trompe son défenseur ; un devin est introduit, Alcabitius dans le *Henno*, le Bohémien dans le *Kluge Knecht ;* une voisine reçoit les confidences de la maîtresse de maison volée ; le nom même de *Gret* figure dans les deux pièces, quoique désignant des personnages différents.

Mone pense que le *Kluge Knecht* doit être du milieu, ou au plus tard de la seconde moitié du quinzième siècle ; Herman Grimm le place à la fin du quinzième ou au commencement du seizième. Goedeke y revient en deux endroits de son *Grundriss* (p. 96 et 304). D'abord il le

met vaguement au seizième siècle, puis il précise et lui assigne pour date l'an 1560, ajoutant qu'il n'est qu'une imitation des *Scenica progymnasmata* de Reuchlin. Dans sa *Poésie au moyen âge* (Deutsche Dichtung im Mittelalter, p. 970), il cite l'essai de Herman Grimm, et tout en maintenant la ressemblance des deux pièces, se range à l'opinion de ce critique, que le *Kluge Knecht* repose sur une comédie italienne. Dans tout cela, un point est important, c'est la date du *Kluge Knecht*. Si elle est postérieure à l'année 1497, où le *Henno* fut représenté à Heidelberg, ce *Neujahrspiel* ne peut avoir inspiré Reuchlin. Goedeke ne donne point de preuves, il faut le regretter; malgré sa compétence, on pourrait faire des difficultés de le croire sur parole. Je vais indiquer le résultat de quelques recherches qui me permettront peut-être de refuser l'existence au *Kluge Knecht* avant 1553. J'examinerai en passant si, n'ayant pas donné naissance au *Henno*, il en est né, où s'il est sorti d'une autre source.

L'auteur, dont le nom est perdu, me paraît avoir connu les trois *Fastnachtspiele* de Pamphilus Gengenbach représentés à Bâle en 1515, 1516 et 1517 : les Dix Ages (die zehn Alter), la Gauchmatt (le Pré des fous), et le Nollhart (1).

Pamphilus Gengenbach fait précéder chacune de ses pièces d'un long prologue, qui commence par des réflexions générales sur les vices du temps, puis indique en quelques mots l'objet du jeu. Ainsi fait aussi l'auteur du *Kluge Knecht*. Même analogie dans les épilogues; il faut les lire pour bien en juger. Comme dans le *Neujahrspiel* c'est particulièrement l'avarice qui est attaquée, le poète paraît avoir emprunté des idées au discours de l'homme de soixante ans qui, dans les *Dix Ages,* figure ce vice. Des vers semblent presque avoir été copiés. Par exemple :

Dar zu ouch ander heimlich *gelt*
Das man *jetzt* nimpt in *aller welt*
(Les Dix Ages, 507-508.)

Din eer ist gross, hast du vil *gelt*
Daz *ietz* weizt die *gantze welt*
(Der Kluge Knecht, 21-22.)

Pamphilus Gengenbach a un faible pour les faits historiques, il en bourre ses jeux; l'auteur du *Neujahrspied* a l'air de le singer. Il dit dans l'épilogue que par l'avarice *Rome* et *Troie* furent détruites :

Durch *eignen nutz* wart *Rom zerstoert,*
Von *Troij* hant wir ouch gehoert (899-900).

(1) *Pamphilus Gengenbach*, édité par Karl Goedeke, Hanovre, Carl Rümpler, 1856.

Dans les *Dix Ages*, l'avarice fait périr *Rome;* l'adultère *Troie :*

Durck *eigen nutz* solt glauben mir
Der *Roemisch* gwalt zergangen ist (531-532).

..... durch schoen Helena zart
Die stat *Troy zerstoeret* ward (379-380).

Dans le dialogue entre le Nollhart et le Eydtgnosz (le Suisse), le thème de l'avarice revient avec les pensées qu'on trouve dans le *Neujahrspiel* :

Allein betracht den *eynen nutz*,
Das selb erst ist der rechte butz,
Dar durch *zerstoeret* wirt manch land
Als wir jn vyl historian hand.

La confusion de tous les états dans la même réprobation est le fond de la pensée de Gengenbach : l'ecclésiastique, le laïque, le chevalier, le lansquenet, le pape l'empereur suivent la même voie de perdition. C'est exactement aussi ce que prétend l *exclamator* du *Neujahrspiel*. Herman Grimm est frappé de la faiblesse de l'action dans ce jeu, et de la prédominance des pensées morales. Il aurait pu remarquer que l'auteur n'est qu'un compilateur sans beaucoup d'originalité; l'exemple du poète bâlois peut l'avoir égaré : Gengenbach n'a pas d'action, il ne fait que moraliser (1).

Un premier point serait donc établi : le *Kluge Knecht* paraît postérieur à 1517 ; je pense pouvoir prouver qu'il l'est à 1553. L'auteur a pris partout, non seulement des idées, mais encore des mots, des expressions, des vers presque tout entiers. Il semble avoir connu Hans Sachs; je crois en trouver la preuve dans quelques passages qu'il aurait tirés d'une de ses farces de carnaval, la *Femme dans le puits* (das Weib im Brunnen) (2). Là Gitta reproche à son mari de lui boire sa dot :

Hast schier mein heyratgut umbbracht (217).

Elle veut que les siens sachent combien elle souffre :

Das yedermañ, auch meinen Brüdern,
Dein volle weiss muss jnnen werden (213-214).

Und westens halbs die Freunde mein,
Wie elend ich bey jm muss sein,
Sie hetten mich lengst heim genommen (265-267).

(1) Ce luxe de morale seul prouverait que le *Kluge Knecht* n'est pas du xv° siècle, les jeux d'alors renfermaient rarement une pensée élevée pouvant servir de règle de vie.

(2) Voir le 4° vol., p. 102 des *Fastnachtspiele* de Hans Sachs publiés par M. Edmond Goetze chez M. Max Niemeyer à Halle-sur Saale (1883)

Dans le *Kluge Knecht*, Gret a le même grief, sa dot dissipée ; elle se propose de se plaindre aussi à ses amis :

Ich weltz ee minen fründen klagen,
Dan es ist gar ein gantzen wüst,
Dasst mir min vetterlich erb vertüst (66-68).

L'une et l'autre femme reproche à son mari de se livrer à la débauche, et dans les mêmes termes, les mêmes vers avec les mêmes rimes :

Ich wil ein gang thun zu meim *Bruder*.
Du *liegst* auch geren *in dem luder* (la Femme dans le puits, 27-28).

..... So wil ichs sagen
Minem vatter und minem *bruder*.
Wie du *list* dag und nach *im luder* (Kluge Knecht, 87-89).

La Femme dans le puits de Hans Sachs est de janvier 1553. Donc la date que donne Goedeke, sans toutefois la justifier, ne paraît pas éloignée de la vérité, et le *Kluge Knecht* serait bien postérieur au Henno. D'ailleurs le dialogue et la division assez adroite en actes jureraient avec le temps où Mone songe à le placer. Au milieu, et même dans la seconde moitié du quinzième siècle, les jeux de cette sorte ont une tout autre structure, une tout autre marche. En général le même acteur paraît une fois pour toutes, dit son affaire et retourne à sa place. Si par hasard plusieurs personnages s'entretiennent à la fois, rien n'intéresse que ce qu'ils disent au moment ; ni l'auteur ni le spectateur ne tiennent compte de la situation générale dont cette espèce de dialogue n'expose qu'une partie. Point d'intrigue, point de caractères, point de progrès vers un dénouement désiré, prévu ou imprévu. C'est la Renaissance qui a appris aux humanistes, et aussi dans une certaine mesure, aux poètes nationaux comme Hans Sachs, à diviser leurs drames en actes, à animer le dialogue, à intriguer le spectateur. Le *Henno* de Reuchlin est le premier type du nouveau genre, et dans ce sens son titre est exact : *Scenica progymnasmata hoc est Ludicra praeexercitamenta*. Il n'est point sorti du *Kluge Knecht*, qui, selon toutes les apparences, lui est postérieur d'un demi-siècle. N'étant pas imité non plus de *Pathelin*, d'où peut en venir l'idée ?

La scène de l'astrologue Alcabitius lui est commune avec *la Calandria*, comédie en prose de Bibbiena (1470 1520). Il y a là déjà une trace d'origine étrangère : on aimait en Italie les devins et les magiciens. D'un autre côté, les Italiens n'avaient pas laissé périr le germe de la comédie. La décadence des lettres n'avait point fait disparaître chez

eux toutes les représentations théâtrales. Goldoni (1) [Mémoires, t. II, p. 192 et suiv. de l'édition de 1787] dit que les premiers qui travaillèrent pour les faire revivre, ne trouvant pas, dans un siècle d'ignorance, des écrivains habiles, eurent la hardiesse de composer des plans, et de débiter, à l'impromptu, les pensées, les plaisanteries et les propos qu'ils avaient concertés entre eux. Il ajoute, comme preuve de son sôn assertion, qu'il a un manuscrit du quinzième siècle très bien conservé, et relié en parchemin, qui contient cent vingt sujets ou canevas de pièces italiennes. On les appelle *comédies de l'art* (*comedie dell'arte*). La base fondamentale de leur comique est toujours un négociant, un docteur jurisconsulte, un valet adroit et un autre lourdaud. C'est une comédie de ce genre qui a dû servir de modèle au *Henno*, et peut-être aussi au *Kluge Knecht*, si l'un n'est pas né de l'autre. On s'expliquerait ainsi comment les deux ouvrages peuvent se ressembler par leur structure sans avoir rien de commun quant au dialogue. L'*Avocat Pathelin* lui-même pourrait, dans son premier état, tout rudimentaire, être pris d'une esquisse pareille; cependant son caractère est si français qu'il est permis d'en douter. La raison tirée du vol du drap et de la scène de justice qui s'ensuit ne paraît pas suffisante.

Le domaine des idées de l'homme est très varié; il est moins étendu. Le nombre des pensées est restreint, mais chaque pensée peut prendre des aspects multiples : elle varie avec les temps, les pays, les climats, et en même temps elle garde un caractère de permanence qui la fait reconnaître sous toutes ses formes. Ne pas tenir compte de ce fait, c'est s'exposer à des erreurs, surtout en littérature. On trouve une idée analogue dans des écrivains étrangers les uns aux autres par leur langue et leur nationalité ; aussitôt on en conclut qu'ils se sont connus par leurs œuvres, qu'ils se sont copiés. Parce que tel conte oriental, découvert ou traduit de nos jours, fait allusion à la lune dans telle ou telle phase prise par un animal pour un fromage intact ou entamé, peut-on soutenir que La Fontaine ait utilisé ce conte pour son renard au fond d'un puits? On a relevé avec raison, il n'y a qu'un mois ou deux, les méprises d'un Allemand, M. Lindau, sur les sources du Décaméron. Certains recueils de contes indous, arabes et persans renferment des faits qui offrent une ressemblance avec les nouvelles de Boccace ; aussitôt M. Lindau d'affirmer que Boccace connaissait et exploitait ces contes. Les idées volent en l'air, comme les nuages, de pays en pays; elles constituent dans le principe la tradition orale; c'est là que les esprits supérieurs les prennent et leur donnent la forme qu'ils veulent. Pour en revenir à notre drap volé et à notre avocat trompé, je me souviens vaguement que parmi les histoires amusantes

(1) L'essai de Herman Grimm m'a donné l'idée de l'argument que je tire de Goldoni.





que nous disait dans notre enfance un conteur de famille, se trouvait précisément celle d'un espiègle qui paya son avocat par un *blê* (1). Cet homme était illettré; il n'avait jamais connu ni *Pathelin*, ni le *Henno*, ni le *Kluge Knecht*. Supposez que l'un des enfants qui l'écoutaient fût devenu poète dans la suite et eût eu à faire une petite comédie d'occasion, une farce de carnaval. Pourquoi n'aurait-il pas eu l'idée de mettre en drame le gentil conte dont le souvenir lui serait revenu ? Serait-il maintenant téméraire d'admettre qu'en France et en Italie il circulât au moyen âge des contes analogues ? Des farces ont pu en sortir, la farce de *Pathelin*, d'abord simple et courte, puis développée et longue, en deça des Alpes, une *comedia dell'arte* au delà. La pièce française est une œuvre originale; elle reproduit tous les caractères de la vie de chicane des acteurs qui la représentaient, pour qui, et par qui peut-être elle fut composée. La *comedia dell'arte* a dû étaler sur une scène populaire la ruse d'un valet qui aveugle son marchand, embrouille son juge et se joue de son avocat plutôt pour le plaisir de faire parade de son esprit que pour avoir huit pièces d'or ou quelques aunes de drap. C'est cette comédie, bien inférieure en tout cas à *Maître Pathelin*, qui doit avoir servi de modèle à Reuchlin. Si cela est, il faut renoncer à faire naître le *Henno* de *Maître Pathelin*, et cela sera tant mieux : le père n'aurait pas lieu d'être fier du fils, le fils ne serait pas digne du père. Si Gottsched, qui connaissait certainement la pièce française, avait été capable de juger d'une œuvre dramatique autrement que par sa division en actes et en scènes, il aurait évité une bévue que ne peut lui faire pardonner son amour-propre national. En parlant du *Henno*, il affirme avec orgueil que ni les Italiens, ni les Espagnols, ni les Anglais, ni les *Français* ne pouvaient produire alors (en 1497) un chef-d'œuvre digne d'être comparé à la comédie de Reuchlin, tant les Allemands, à son avis, l'emportaient déjà sur tous les autres peuples dans la vraie science de l'art dramatiqne (2). Les critiques allemands plus modernes qui ont lu et comparé *Maître Pathelin* et le *Henno*, n'ont point cette prévention. Herman Grimm appelle la comédie de Reuchlin une pièce pauvre (ein Stück von armseliger Arbeit, p. 133) à côté de notre *Pathelin* ; et c'est sans doute une raison pour lui d'ajouter aussitôt qu'il ne faut point faire sortir le *Henno* de la farce française. M. Vogt, dans son travail sur la métrique de *Pathelin* (3), appelle cette pièce un bijou de poésie

(1) Dans le *Pfaffe Amis*, précurseur du *Till Eulenspiegel*, est une scène qui peut être rapprochée de celle qui nous occupe ici. Le curé *Amis* promet à un maçon de faire de lui un évêque pourvu qu'il réponde à toutes les questions par *de ist*, *de ist*. Le *Pfaffe Amis* fut écrit par Stricker dans la première moitié du XIII[e] siècle, où sans doute le *bée*, *le blê* et le *weiw* couraient déjà à travers pays dans les contes populaires.

(2) Noethiger Varrath, II, 146.

(3) La Farce de l'Avocat Pathelin. Ein Beitrag zur franzoesischen Metrik, Fellin, 1881, p. 4].

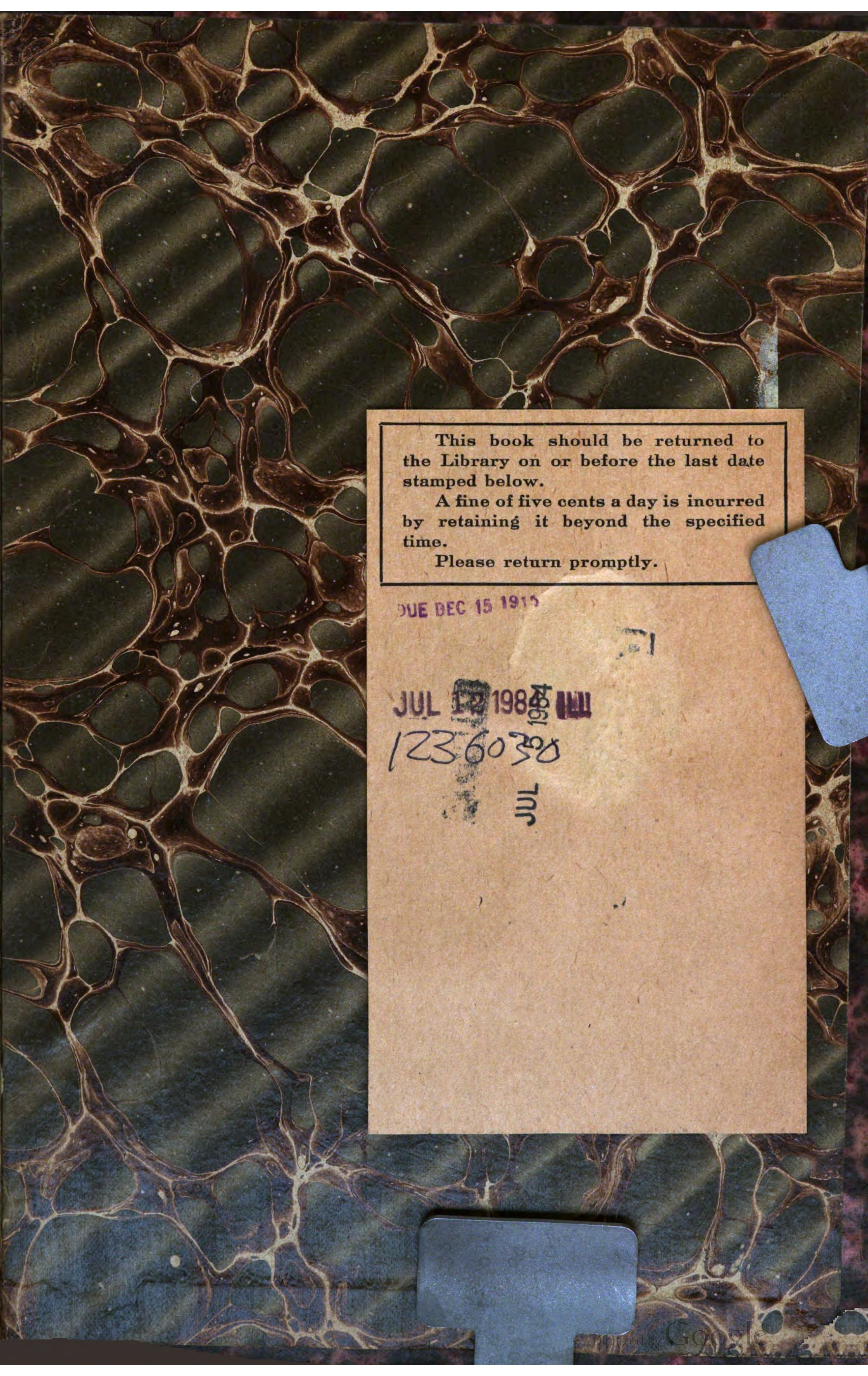
comique (dieses Kleinod komischer Dichtung). Il paraît croire à une imitation par Reuchlin ; mais il reconnaît la faiblesse du *Henno*, et l'attribue, on ne sait pourquoi, à l'introduction du chœur.

Je conclus : *Maître Pathelin* est un ouvrage capital, un incontestable chef-d'œuvre. Le *Henno* en diffère absolument par la conception du sujet, la composition, le dialogue; il n'en reproduit en réalité aucun caractère, aucune scène. Si un humaniste comme Reuchlin avait connu la pièce française, il n'en aurait point fait une pauvre comédie, qu'il appelle lui-même un jeu de vieille femme, *ludum anilem*. Il a dû tirer son sujet d'une comédie italienne, une *comedia dell'arte* aujourd'hui perdue.

FIN.

Poitiers. — Typ. de Marcireau & Cie.





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE DEC 15 191


38511.29
Le Henno de Reuchlin et la farce de
Widener Library
003458264
3 2044 087 008 942